

Le trimestre en huit

Gilles Daigneault

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Daigneault, G. (1984). Le trimestre en huit. *Vie des arts*, 29(116), 84–85.



Jean-Pierre GILBERT

Jean-Pierre GILBERT

(Graff, 19 avril – 22 mai 1984)

Avec une élégance et une finesse qui sont généralement le fait d'artistes plus expérimentés, Jean-Pierre Gilbert réfléchissait en souriant sur l'idée même de paradoxe, sur les paradoxes de la peinture en général et aussi sur les siens propres. Et ce, au moyen d'une quinzaine d'objets-tableaux romantiques et médusants qui, contrairement à ce qui apparaissait d'abord, résistaient à toute typologie et demandaient à être manipulés autrement. En réalité, ils ne manquaient pas eux-mêmes de manipuler le regardeur le moins consentant.



Sylvie GUIMONT

Sylvie GUIMONT

(Galerie Yahouda Meir, 14–31 mars 1984)

Les travaux récents de Sylvie Guimont racontaient l'intrusion parodique du paysage dans une des écritures les plus généreuses et les plus cohérentes de la jeune peinture abstraite montréalaise. Au départ, l'artiste n'a pas brûlé les étapes: elle a longuement fait ses gammes, n'analysant que son geste un peu obsessionnel et en approfondissant les fondements théoriques; puis, la couleur a tout emporté, ouvrant le support aux effusions les plus extravagantes et les plus communicatives. A signaler la fonction ambivalente des tiges de métal – à la fois soutenues et soutenantes – que Guimont utilise depuis qu'elle a renoncé au châssis rectangulaire.

Lynn HUGHES

(Galerie Powerhouse et Espace 22, 14 avril – 5 mai 1984)

Lynn Hughes a eu recours à deux espaces distincts pour tenter de témoigner des contradictions de sa peinture, mais on a le sentiment qu'il lui en aurait fallu encore plus – ou, en tout cas, de plus grands – pour rendre compte de tous les enjeux et de toute la richesse de son aventure, trop mal connue à Montréal. En effet, les images s'y transforment mutuellement et continuellement – non seulement d'une série à l'autre mais à l'intérieur de chaque série, et même à l'intérieur de chaque œuvre – et seul un corpus important pourrait permettre de saisir ces modes de transformation et d'en apprécier la cohérence.

Ilana ISEHAYEK

(Galerie Yahouda Meir, 16 mai – 9 juin 1984)

Une des révélations du trimestre, cette jeune artiste d'origine israélienne est une incroyable raconteuse d'histoires qui se situent dans un état ambigu entre la fable et le journal personnel, et qui tirent une part de leur attrait de cette ambiguïté même. En outre, ses tableaux-objets, aussi alambiqués que les fictions dont ils étaient le support, redisaient l'infini des champs qui s'ouvrent devant la nouvelle peinture narrative qui interroge lucidement – et un peu effrontément! – ses moyens. Ici, le jeu avec l'échelle des personnages n'était pas le moins suggestif.



Ilana ISEHAYEK



Lynn HUGHES

Gilles DAIGNEAULT

KOMAR & MELAMID

(Centre Saidye Bronfman, 27 mars – 29 avril 1984)

C'est un fait bien connu que les meilleures blagues sur le système soviétique sont racontées par les Soviétiques eux-mêmes, et que venaient avérer les travaux irrévérenciaux des artistes dissidents Vitaly Komar et Aleksander Melamid qui parodiaient avec une exceptionnelle pénétration la grande peinture réaliste de l'URSS. Cela dit, au moment d'écrire ces lignes, la grande exposition *Bouguereau* est en ville pour l'été, et il en paraît plus évident que la critique corrosive des deux Russes ne porte pas uniquement sur leur peinture officielle...

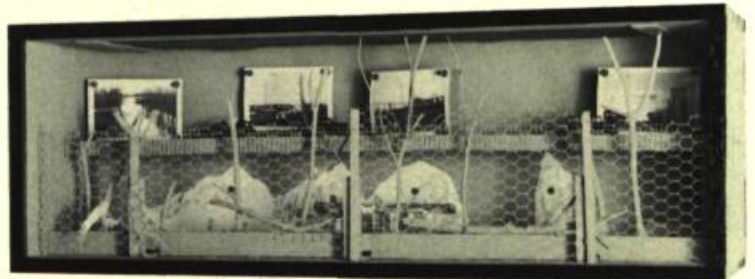


KOMAR & MELAMID

Alain LAFRAMBOISE

(Galerie Jolliet, 2 – 26 mai 1984)

Le contraste entre le caractère hautement intellectuel des matériaux utilisés par Alain Laframboise – qui avaient le plus souvent partie liée avec l'histoire de l'art le plus noble – et tout le travail manuel qu'impliquait leur mise en scène n'était pas un des moindres charmes de cette remarquable exposition qui était tout à fait caractéristique des nouvelles orientations de la galerie du côté du bricolage pictural sophistiqué. D'autre part, une mise en scène espiègle forçait le regardeur à prendre des positions inhabituelles pour faire l'expérience des œuvres, gardant ainsi le corps aussi en alerte que l'esprit.



Alain LAFRAMBOISE

Mark PRENT

(Galerie Fucito, 16 mai – 9 juin 1984)

Toujours aussi résolument en marge des courants officiels de la sculpture contemporaine, Mark Prent prend toujours des moyens aussi paradoxaux – à savoir son imagerie sciemment et soigneusement horrifiante – pour amener le regardeur à prendre conscience de la nature et des structures de l'œuvre d'art. Chez Fucito, l'exposition prenait la forme d'une mini-rétrospective et rendait visible une certaine évolution du sculpteur du côté de préoccupations plus ouvertement formelles, ce qui venait souvent brouiller une lecture primaire de son travail. Certes, une manifestation qui confirme le sérieux de la galerie qui l'accueille.



Mark PRENT

Richard-Max TREMBLAY

(Galerie 13, 29 mars – 29 avril 1984)

Voici une petite exposition qui n'était guère prétentieuse et qui, entre autres mérites, faisait simplement plaisir parce qu'elle parlait du bonheur d'un artiste qui se jouait d'un motif plutôt anodin (un transat) auquel il n'en finissait plus de découvrir des ressources graphiques et spatialisantes insoupçonnées. En même temps, Tremblay y affichait un penchant pour un certain orientalisme qui, contrairement à ce qui se produit souvent, découlait naturellement de ses signes antérieurs auxquels il conférait rétrospectivement de nouvelles significations.



Richard-Max TREMBLAY